OBTENIR DES CHIFFRES POUR L'ECONOMIE GRECQUE: DES MONNAIES AUX AMPHORES TIMBREES

Michel DEBIDOUR

Mots-clefs: *économie, monnaies grecques, timbres amphoriques grecs.*

Résumé: *Les textes antiques donnent peu de chiffres; il faut alors recourir à l'archéologie: surtout aux monnaies (nombres d'exemplaires et de coins), et aux amphores grecques: des centaines de milliers de timbres conservés, qui ont été imprimés par des milliers de cachets: à Thasos, on peut en déduire le nombre des ateliers en activité chaque année, en espérant un jour davantage.*

Introduction[1]

À l'heure actuelle, lorsque nous parlons d'économie, nous nous appuyons toujours sur des chiffres, ou sur des images traduisant des chiffres: mieux qu'un long discours, nous savons tous ce que vaut un tableau clair. Mais un simple tableau, même exact, est souvent peu parlant, ou susceptible parfois d'induire en erreur. Mieux valent encore un graphique significatif, un histogramme parlant, un camembert éloquent. Or l'historien de l'Antiquité est mal loti pour proposer de telles représentations graphiques. Pour cela en effet, il faut disposer de *chiffres*, et les chiffres sont peut-être ce qui nous manque le plus dans les différents documents que l'Antiquité nous a transmis[2].

Longtemps les recherches historiques traditionnelles sur l'Antiquité ont été surtout descriptives et qualitatives, jusque dans le domaine économique. Est-il possible, à l'heure actuelle, de dépasser le qualitatif des anciennes analyses pour approcher du quantitatif que souhaite atteindre tout historien moderne?

---

[1] C'est avec plaisir que j'offre à mon ami Yvon Garlan ces quelques réflexions sans prétention sur l'économie et les timbres amphoriques, en souvenir des longs mois que, au fil des années, nous avons passés ensemble, en fouille ou dans les musées, à étudier le matériel amphorique de Thasos.

[2] On pourra s'en rendre compte en consultant les différents manuels dont la question du concours d'agrégation a suscité la parution en 2007 : *Économies et Sociétés dans la Grèce égéenne (478-88 av. J.-C.)*, à commencer par la synthèse la plus ambitieuse, celle de BRESSON 2007-2008, dont les deux volumes sont plus riches en théories et en interprétations neuves qu'en chiffres.

Les raisons d'un tel manque sont multiples. Sans doute des partis pris idéologiques ont-ils, un temps, fait considérer par les primitivistes l'économie grecque essentiellement sous l'angle du social et du politique[3]. Mais les partis pris théoriques ne sont pas seuls en cause : c'est aussi, tout simplement, que les documents eux-mêmes sont rares. La statistique économique et sociale n'existait pas encore dans les techniques administratives de l'époque, et les textes conservés, y compris ceux des historiens, ne contiennent qu'assez peu de chiffres. Cela tient notamment au fait que les cités grecques n'établissaient guère de budget prévisionnel pour l'année: on savait ce dont la cité disposait d'abord par le montant des encaisses monétaires conservées, et les cités, ou plutôt leurs responsables, géraient les recettes et les dépenses de leur mieux. Chaque magistrat financier et monétaire n'administrait pas les caisses de la cité bien différemment de sa propre fortune: avec l'argent qu'il avait en caisse et les recettes, impôts, taxes ou amendes, qu'il était à même de percevoir, il faisait face comme il le pouvait aux dépenses votées, au besoin en empruntant[4]. La gestion financière des cités était donc une gestion d'amateurs, ce qui s'explique notamment par le fait que les magistrats étaient désignés par le sort ou par l'élection, et qu'on ne leur demandait guère une compétence financière spécifique. Au contraire trop d'habitude dans les affaires d'argent aurait même pu susciter de la méfiance en laissant craindre d'éventuels tripotages[5].

Ce manque de documents chiffrés constitue donc une lacune à la fois pratique (défaut des moyens de mesurer, manque ou multiplicité des unités de mesure, difficulté des communications), mais également conceptuelle : si les anciens Grecs ont le mérite d'avoir inventé différentes activités de l'esprit comme la philosophie, l'histoire ou la médecine, si Thalès, Pythagore, Euclide, Archimède ont bien inventé les mathématiques, ils les ont appliquées au calcul des superficies, à l'astronomie, à la musique — mais non à l'économie. Les Anciens n'ont pas envisagé comme nous la science économique, et le mot même d'*oikonomia*, on le sait, était cantonné en grec à un sens bien particulier: la gestion du ménage, ou, plus largement, de la maisonnée et du domaine.

C'est à grand-peine que nous parvenons à glaner chez les historiens un certain nombre de chiffres, souvent d'époque différente, difficilement comparables entre eux, et qui plus est assez peu fiables en eux-mêmes. Ces chiffres relèvent le plus souvent de la démographie (nombre de foyers, effectifs des armées, décompte des morts). À côté, nous connaissons le montant de quelques tributs, les productions de certaines mines, et par chance quelques comptes annuels de sanctuaires, précis quelquefois jusqu'au détail, mais trop souvent anecdotiques.

---

[3] Paradoxalement, c'est auparavant, durant la première moitié du XXème siècle, que certains chercheurs ont osé des synthèses d'histoire proprement économique, comme G. Glotz, Fr. Heichelheim, ou M. Rostovtzeff, dont les tentatives, certes intéressantes, sont souvent entachées d'anachronismes modernistes.

[4] V. les travaux exemplaires de MIGEOTTE 1984 et MIGEOTTE 1992.

[5] Une telle façon empirique d'agir, reposant sur les monnaies réelles, réduisait certains risques de malversation.

Encore ces rares chiffres transmis sont-ils quelquefois révoqués en doute par les modernes: il faut les accueillir toujours avec la plus grande prudence. En effet dans les manuscrits recopiés au Moyen Âge, on sait qu'aucun élément, à l'exception peut-être des mots exotiques inconnus, n'est plus sujet aux erreurs de copiste que les nombres écrits en chiffres, qu'il s'agisse des textes grecs ou des textes latins. Les lettres grecques, le nombre et l'ordre des XXX ou des IIII en latin pouvaient varier facilement du fait d'un scribe négligent : nous en avons la preuve rien qu'en comparant les leçons divergentes des différents manuscrits pour un même passage[6]. En cas de variantes, ou même devant un chiffre confirmé mais qui paraît suspect, l'historien doit faire appel à la vraisemblance[7]. Or un tel raisonnement peut tenir du cercle vicieux destiné d'abord à ne pas remettre en cause les idées préconçues… Corriger un chiffre transmis offre une solution facile pour expulser une mention qui apparaît gênante, de prime abord, selon l'opinion reçue.

Je prendrai un seul exemple : les chiffres souvent cités de la population d'Athènes selon le recensement ordonné par Démétrios de Phalère. Ils nous ont été transmis par un fragment de Ctésiclès, lui-même cité par Athénée[8] : en 314 av. J.-C., Athènes aurait compté 21 000 citoyens, 10 000 métèques et 400 000 esclaves. Les commentateurs acceptent le nombre des citoyens et celui des métèques, mais préfèrent en général corriger le nombre des esclaves[9]. Quant aux chiffres des recettes et des dépenses, comme aux montants des tributs qu'avance Bdélycléon pour convaincre son père Philocléon qu'il se fait gruger[10], il y a deux raisons pour une de les mettre en doute : la lecture des manuscrits et des scholies contredit, à l'occasion, la simple arithmétique ; et bien sûr le parti pris schématique, pour ne pas dire caricatural, de l'optique théâtrale d'Aristophane ne permet pas d'exposer objectivement cette question sérieuse de la politique financière civique: prétendre reconstituer les finances de l'empire athénien à partir d'une telle pitrerie est à l'évidence inadmissible.

Heureusement les méthodes récentes de l'archéologie ont offert à la recherche, dans les dernières décennies, quelques pistes nouvelles pour tenter d'établir des statistiques.

L'apport de l'archéologie et l'exemple des monnaies

Une statistique demande de grands nombres, mais cela ne suffira pas: il faut surtout sinon un dénombrement exhaustif, du moins un échantillon représentatif, c'est à dire aléatoire. Quels sont les domaines qui peuvent fournir de tels nombres aux chercheurs d'aujourd'hui? Les documents archéologiques. Sans doute peut-on difficilement les attendre des inscriptions, en dehors des baux et des comptes, déjà mentionnés: en effet les chiffres restent peu nombreux, et les cas très

[6] REYNOLDS-WILSON 1991, p. 153 et 155.

[7] À côté, bien entendu, de la valeur propre, établie par ailleurs, de chaque manuscrit.

[8] *Deipnosophistes*, VI, 272c.

[9] VATIN 1984, p. 45-46 pour la discussion de ces chiffres: celui-ci s'efforce, en fin de compte, de défendre la leçon transmise, en jouant notamment sur l'intégration ou non des femmes et des enfants.

[10] Aristophane, *Guêpes*, v. 655-724.

spécifiques: ainsi la centaine d'inscriptions relatives aux souscriptions, ou bien celles des emprunts donnent lieu à de précieux commentaires financiers dans les deux recueils de Migeotte[11]; mais quand on les répartit par date, sur une période assez longue et à travers tout le monde grec, les exemples, importants pour l'analyse institutionnelle, se révèlent trop peu nombreux pour qu'on puisse en tirer des statistiques économiques significatives.

Au contraire, la céramique attique, dont les milliers de vases exhumés, sans parler des fragments, sont parvenus jusque dans nos musées, permet déjà quelques comptages intéressants comme le nombre des vases qui sont conservés pour les différents peintres identifiés selon la méthode de Beazley, et qu'il convient de répartir sur la durée probable de leur carrière. Mieux encore, les amphores panathénaïques ont permis d'évaluer approximativement un « taux de survie » de cette céramique[12]. Ces vases reçus en récompense par les vainqueurs des concours constituent en effet le seul cas où nous connaissons, grâce aux textes, le nombre des vases originellement offerts et donc fabriqués : 1300 vases tous les quatre ans durant trois ou quatre siècles (d'autant qu'à une certaine période ces vases portent leur date). En comparant les vases produits aux vases qui sont aujourd'hui conservés, nous obtenons un taux de survie de 0,3 %.

Mais un tel taux est-il transposable à l'ensemble de la céramique attique, voire à la céramique grecque en général? La question est controversée: les vases panathénaïques auraient pu être davantage jetés, car ils contenaient de l'huile, ce qui empêchait leur remploi, et leur iconographie (Athéna d'un côté, une scène athlétique de l'autre) comme leur technique (la persistance de la figure noire, bientôt désuète) devaient moins attirer le public du marché de l'occasion que la mythologie ou la vie quotidienne; mais à l'inverse comme vases commémoratifs d'une victoire, ils pouvaient être conservés par l'athlète et ses descendants à titre de souvenirs de famille, à l'instar de nos médailles olympiques modernes. Le taux ainsi obtenu, même s'il est à nuancer, suggère cependant un ordre de grandeur de l'ensemble de la production céramique, et par là, de la production annuelle (voire journalière) des différents peintres dont les modernes ont su identifier la main.

Malgré l'intérêt de ces premiers résultats, il convient cependant de rester prudent. Les vases attiques comptaient bien au rang des exportations athéniennes à travers la Méditerranée et le Pont-Euxin, mais ne nous laissons pas leurrer par l'indestructibilité de la terre cuite : la céramique se brise mais, même enfouie, elle ne disparaît pas, à la différence du cuir, du bois ou du métal. En outre ces vases, même ornés, n'étaient que du demi-luxe ; poreux, ils prenaient peu à peu un goût, et même s'ils ne se brisaient pas, on devait bientôt les jeter[13]. La fabrication et l'exportation des vases attiques à figures noires puis rouges ne constituaient à l'évidence qu'une petite partie de l'activité de la population athénienne ; pour nous exprimer en termes modernes, disons qu'elles ne représentaient qu'une faible part du PIB athénien si on les compare à l'agriculture et aux autres

[11] MIGEOTTE 1992 et MIGEOTTE 1984.

[12] WEBSTER 1972, p. 3-4.

[13] Cette courte durée de vie est, par ailleurs, un atout précieux pour l'archéologue qui cherche à établir des synchronismes. Au contraire, il en va tout autrement, nous le verrons, avec les monnaies.

artisanats qui, eux, nous ont laissé beaucoup moins de traces. À cause de la conservation plus large des vases, ne nous imaginons donc pas, ainsi qu'on l'a fait quelquefois, que leur comptage pourrait nous donner la clef de tout le commerce athénien, voire de l'économie grecque dans son ensemble!…

Plus généralement, disons que les grands nombres ne suffisent pas, à eux seuls, pour dresser des statistiques fiables sur l'économie grecque. Ainsi les 16 000 cachets d'argile découverts à Délos dans la maison des Sceaux portent au total plus de 26 000 empreintes[14]. Ces *crétules* se révèlent importantes pour l'histoire de l'art et de la gravure en intaille beaucoup plus que pour le commerce et l'économie, puisque les ficelles et les contrats sur papyrus qu'elles scellaient ont tous été brûlés dans l'incendie qui, en revanche, a cuit les empreintes: nous n'avons conservé que l'impression des bagues dont la date, parfois peu précise, ne donne qu'un *terminus post quem* pour la signature des différents contrats: les bagues de famille pouvaient être utilisées sur plusieurs générations. Seul le climat désertique du Fayoum nous a conservé sur papyrus bien des contrats d'achat ou de vente, souvent datés[15], mais sans nous indiquer pour autant quels éléments pouvaient être spécifiques à l'Égypte.

À côté de tant d'incertitudes un peu désespérantes, deux domaines pourtant ont offert un champ plus prometteur aux recherches quantitatives récentes: les monnaies et les amphores.

Objets répétitifs par excellence, les monnaies ont depuis longtemps suscité, plus qu'aucun autre objet, l'intérêt du public comme celui des chercheurs. Les espèces métalliques, qui sont apparues en Lydie vers la fin du VIIème s. av. J.-C., ont été conservées en grand nombre jusqu'à nos jours[16]. Il suffit de penser aux grands médailliers occidentaux et au marché numismatique animé par les collectionneurs privés et sans cesse alimenté par les trésors, quelquefois énormes, que le hasard fait mettre au jour depuis des siècles : ils comptent jusqu'à plusieurs dizaines, voire centaines de milliers d'exemplaires quelquefois difficiles à inventorier[17]. Les trésors importants peuvent quelquefois révéler des variétés nouvelles qui font progresser notre connaissance du monnayage antique, et quelquefois de l'organisation même de la frappe: c'est ainsi que les 8000 tétradrachmes du trésor de Demanhour permirent au grand numismate américain E.T. Newell, par des liaisons de coin de droit, de comprendre la véritable signification des différents monétaires et par là de renouveler entièrement le

[14] Présentation générale dans BOUSSAC 2005, avec bibliographie.

[15] Mais de l'époque impériale plus souvent que de la période lagide.

[16] Sur les monnayages grecs, je ne mentionnerai que trois ouvrages généraux: REBUFFAT 1996 ; GERIN, GRANDJEAN, AMANDRY, DE CALLATAŸ 2001; NICOLET-PIERRE 2002 ; et spécifiquement pour la question abordée ici, les travaux fondamentaux de François de Callataÿ, notamment son recueil d'articles DE CALLATAŸ 2006. Le domaine monétaire est en général assez connu, et je ne le mentionne ici qu'à titre introductif, afin d'amorcer le genre des questions qui, dans un instant, se poseront à propos des amphores.

[17] Je citerai seulement le gigantesque trésor de Mir Zakah, trouvé en Afghanistan en 1993, et que O. Bopearachchi évalue à 4 tonnes de métal, soit environ 550 000 pièces d'argent et de bronze, sans compter 500 kg d'objets en or! v. BOPEARACHCHI 1995, qui donne un aperçu du destin désolant de cette trouvaille exceptionnelle.

classement du monnayage d'Alexandre le Grand[18]. Et l'on sait combien les trésors sont importants pour la chronologie en établissant des synchronismes qui se closent avec la « date d'enfouissement », compte tenu que les monnaies métalliques peuvent fort bien, à l'occasion, continuer de circuler pendant un siècle, voire davantage.

Mais comment dépasser une telle approche encore descriptive et amorcer une connaissance quantitative du numéraire effectivement frappé? Le numismate va tenter de comparer entre eux les différents monnayages, entre les cités, ou entre les émissions successives et compter pour cela les pièces parvenues jusqu'à nous. Mais, là encore, le « taux de survie » est-il constant? et comment pouvons-nous déterminer un tel taux? En effet le destin ultérieur des pièces peut faire varier grandement le nombre des exemplaires qui ont survécu: certaines pièces, comme les chouettes athéniennes et plus tard les Alexandres, étaient recherchées à l'époque pour leur qualité, plus fréquemment thésaurisées, et de ce fait moins susceptibles d'être fondues. En outre il convient de prendre en compte le nombre de trésors abondants qui les ont contenues et qui ont contribué à former les collections modernes. Paradoxalement, c'est le hasard même de ces grosses trouvailles[19] qui, en enflant aujourd'hui certaines périodes ou certains monnayages aux dépens d'autres, vient ruiner le caractère aléatoire nécessaire si l'on voulait extrapoler directement des proportions de frappe à partir des proportions de conservation.

Heureusement le numismate dispose d'un autre angle d'attaque, plus fiable: au lieu de compter les *exemplaires*, il peut compter les *coins* employés. Les Anciens gravaient ces matrices à la main, ce qui, à l'observation, permet en général de les différencier aujourd'hui sans hésitation. Comparer le nombre des coins mis en œuvre dans les différentes émissions offre une évaluation plus probable que les exemplaires pour comparer entre elles ces émissions. En effet, le changement de coin dépend essentiellement de contraintes techniques objectives, qualité du métal, dimensions du coin, usure voire éclatement de la matrice — même si, à l'occasion, le coup d'œil subjectif d'un chef d'atelier a pu aussi jouer pour rejeter ou prolonger tel coin usagé! C'est ainsi que le nombre d'exemplaires connus par coin pour une émission donnée nous indique déjà si cette émission est bien ou mal connue, et si les probabilités peuvent laisser présager la découverte de coins nouveaux[20].

Une fois établies les ordres de grandeur relatifs, il est plus difficile cependant de passer des proportions relatives à des chiffres absolus de production. Certains modernes (D.G. Sellwood) se sont livrés, selon les méthodes de l'archéologie expérimentale, à quelques expériences de frappe à la mode antique: le nombre de pièces frappées atteindrait entre 10 000 et 20 000 par coin de droit, beaucoup

[18] *IGCH* 1973 n° 1664, enfoui en 318 av. J.-C. et découvert en 1905 dans le delta du Nil.

[19] On sait que les trésors retrouvés impliquent 1) une volonté antique d'enfouissement (le plus souvent pour se protéger d'un danger, invasion ou pillage); 2) la concrétisation d'une mort ou d'un exil qui a empêché la récupération ultérieure du magot.

[20] Sans doute, une telle probabilité n'est-elle jamais nulle, car une paille dans le métal a toujours pu mettre un coin hors d'usage très rapidement, sans que nous puissions le savoir.

moins par coin de revers, le revers s'usant toujours plus vite, ainsi que le montre de façon constante le nombre des coins respectivement attestés. Dans un seul cas nous disposons d'éléments indiquant par ailleurs combien de métal a été frappé en monnaies: un compte inscrit à Delphes nous donne une telle quantité: celle avec laquelle les amphictions frappèrent, au IVème siècle av. J.-C., une émission, identifiée d'autre part, et dont les coins sont de ce fait connus. Ph. Kinns a tenté par là de préciser les évaluations, en les montant jusqu'à 30, voire 40 000 ex. par coin[21]. La controverse n'est cependant pas close.

Quoi qu'il en soit, ces évaluations, malgré les incertitudes qui subsistent, ont aidé à expliciter les conditions, et surtout l'occasion des frappes, au fil des lieux et des époques, voire des saisons de l'année, comme Fr. de Callataÿ a pu le faire en analysant le monnayage frappé à Rome pendant les guerres mithridatiques. À partir du moment où il devient possible de quantifier plus précisément les frappes monétaires et leur évolution, ce sont de nouveaux horizons qui s'ouvrent à la recherche économique sur l'Antiquité grecque.

Les amphores et leurs timbres

Venons-en maintenant à un autre type de céramique, d'un usage plus répandu que les vases attiques: les amphores commerciales, souvent porteuses d'un timbre (ou de deux), à propos desquelles nous allons retrouver des interrogations analogues, mais avec des contraintes spécifiques[22].

Dès la première moitié du XIXème siècle et à partir des trouvailles du sud de la Russie, les savants se sont intéressés aux anses d'amphores timbrées du monde grec[23]. Le parallélisme avec les monnaies est instructif, même si les différences demeurent essentielles, tant pour la nature de l'objet[24] que pour la signification de l'empreinte[25].

Amphores et timbres ont d'emblée été étudiés assez différemment du monnayage: les monnaies, connues depuis longtemps, avaient été immédiatement classées selon les cités et les rois qui les ont frappées, et c'est le processus de production qui a été privilégié dans l'étude. Au contraire les anses timbrées ont été analysées d'abord à partir des nombreux sites de consommation, et l'on a voulu tirer aussitôt de ces vases des conclusions commerciales sur les différentes routes d'exportation. J'invoquerai deux raisons à cette différence: d'une part le

---

[21] KINNS 1983; NICOLET-PIERRE 2002, p. 32-33.

[22] Pour une brève initiation générale, voir GARLAN 1988 et DEBIDOUR 2007, ainsi que GARLAN 2000, plus détaillé, en attendant la parution du colloque d'Athènes 2010. Pour suivre les avancées progressives de la connaissance, on se reportera aux *Bulletins Amphorologiques* de Y. Garlan et *alii*, parus dans la *Revue des Études Grecques*: 100 (1987), p. 58-109; 105 (1992), p. 176-220; 110 (1997), p. 161-209; 115 (2002), p. 149-215; 120 (2007), p. 161-264; 125 (2012), p. 159-271.

[23] On trouvera un résumé historiographique commode dans le premier chapitre de GARLAN 2000, p. 11-32.

[24] Au lieu d'être un instrument d'échange, l'amphore constitue en elle-même une marchandise, et surtout le contenant de multiples produits.

[25] Si le timbre d'amphore a été apparemment apposé par l'État, il semble bien n'indiquer ni monopole de fabrication, ni garantie de capacité, mais une simple marque fiscale. Cf, en dernier lieu, BADOUD 2010.

nombre réduit des cités productrices identifiées à l'origine[26]; d'autre part le fait que si les monnaies peuvent porter témoignage d'un commerce, c'est en sens inverse, en contrepartie de produits ou de services, tandis que les amphores elles-mêmes constituent sinon l'objet même d'un commerce[27], du moins le contenant et le témoin d'un produit, en l'occurrence le vin apparemment dans la majorité des cas — mais non la totalité[28], d'autant que les amphores, une fois vidées, ont souvent dû être remployées sur place avant d'être brisées ou jetées.

Comme pour les monnaies, les anses timbrées, plus même que les amphores entières, permettent de traiter de grands nombres[29]: une évaluation précise du nombre de timbres conservés est bien entendu difficile, d'abord parce que les collections de timbres rassemblées à travers le monde méditerranéen sont loin d'avoir été toutes inventoriées, mais surtout parce que tout chiffre serait provisoire: les fouilles, comme les trouvailles fortuites, ne cessent de révéler chaque année des fragments nouveaux. Donnons pourtant un ordre de grandeur: on peut estimer le nombre des timbres amphoriques grecs découverts à plusieurs centaines de milliers, sans doute dans les 400 000, issus de 10 ou 20 000 cachets, et provenant d'une soixantaine de cités différentes[30], la majorité datant de la fin de la période classique (IVème s. av. J.-C.) et plus encore de la période hellénistique. L'exploration des dépotoirs d'ateliers a largement et rapidement accru ces chiffres, le hasard des découvertes surreprésentant certains fabricants ou certaines années.

Vouloir d'emblée tirer de ces milliers d'empreintes et d'amphores des conclusions commerciales, c'était aller un peu vite, et les proportions brutes, même observées avec soin, ne veulent rien dire, comme l'ont montré les recherches de la seconde moitié du XXème siècle, et ce pour deux raisons principales: une large proportion des amphores produites n'étaient pas timbrées[31]. Pour quelle raison? la question dépasse ici notre propos et tient à la signification même du timbrage, sur laquelle le consensus, s'il se dessine, n'est pas encore acquis[32]. Par ailleurs si certaines amphores, par leur forme et leur argile, paraissent plus ou moins typiques de certaines cités, il est aujourd'hui avéré que

[26] Notamment en mer Égée Rhodes, Cnide, Thasos et Cos.

[27] On ne saurait croire en effet aux hypothèses d'un commerce d'amphores vides neuves.

[28] Les recherches récemment commencées devraient nous permettre fort heureusement de préciser le contenu des amphores au lieu de nous contenter d'une simple vraisemblance.

[29] Même si nulle part dans le monde grec on ne rencontre une accumulation analogue au Monte Testaccio à Rome, dont la masse a été évaluée entre 50 et 180 millions d'amphores romaines à huile, venues essentiellement de Bétique.

[30] Ces chiffres ont été avancés par Y. Garlan en introduction au colloque d'Athènes de février 2010. Les cités les mieux représentées sont dans l'ordre Rhodes (pour environ la moitié de l'ensemble: ne pas oublier pourtant que pour Rhodes les *deux* anses portaient chacune un timbre dont les indications se complétaient), Cnide, Thasos, Sinope. La collection la plus importante est celle du Musée gréco-romain d'Alexandrie: environ 150000 timbres rassemblés en majorité par le grand amateur Luca Benaki.

[31] C'est aujourd'hui une certitude, mais les comptages sont encore handicapés par le fait regrettable que, pendant longtemps, les archéologues n'ont pas conservé les anses non timbrées avec la même constance que les anses timbrées…

[32] V. *supra* n. 25.

des imitations circulaient aussi… En outre, qu'il s'agisse de production ou de consommation, pour pouvoir dresser des tableaux chiffrés d'amphores et pour les comparer valablement, il était au préalable nécessaire de dater, fût-ce approximativement, ces amphores et leurs timbres, ce qui n'a guère été commencé avant les années 30 du XXème siècle, avec l'essor d'une stratigraphie précise.

Heureusement les progrès récents dans l'identification des centres de production encore inconnus, et surtout l'exploration d'un certain nombre d'ateliers de production ont permis de changer la façon d'envisager les amphores et le timbrage. Ce nouvel élan de la connaissance a précisément été donné par les recherches entamées par Yvon Garlan sur les ateliers de production[33]. C'est en combinant à la stratigraphie les analyses typologiques et éventuellement les rencontres prosopographiques et les regravures de cachets que l'on est parvenu progressivement à préciser la datation dans les principaux centres, notamment Rhodes et Thasos.

Comme pour les monnaies, au lieu de se contenter d'accumuler les timbres c'est-à-dire les empreintes positives, on s'attache de plus en plus à distinguer les matrices ou cachets, moins nombreux[34], qui sont le pendant des coins monétaires. De même que les pièces sont les empreintes répétitives issues des coins, les timbres sont les empreintes issues des cachets. Comme avec les coins, les exemplaires issus de chaque cachet sont en nombre très variable[35]. Et c'est un corpus général des matrices rhodiennes que le colloque d'Athènes (2010) a appelé de ses vœux: toute la communauté scientifique profiterait d'un tel outil très utile pour l'identification des timbres fragmentaires.

Pourtant connaître le nombre et les caractères des matrices employées pour timbrer les amphores ne saurait conduire aux mêmes conclusions que pour les coins monétaires. C'est que le rapport des matières n'est pas le même : terre cuite sur terre crue au lieu de métal dur sur métal. Plus encore que pour les monnaies, les textes antiques restent hélas muets sur le timbrage amphorique, et nous sommes dans l'incapacité d'envisager combien de timbres pouvaient être imprimés avec un même cachet. Par rapport aux coins monétaires, la pression nécessaire était évidemment plus faible, et si le cachet devait s'encrasser rapidement, il était facile de le nettoyer. Pire encore, le cachet en terre cuite était fragile et pouvait s'ébrécher ou se briser rien qu'en tombant[36]. Mais il était plus facile de refaire un nouveau cachet que de graver un nouveau coin monétaire. D'autre part, si le coin monétaire était normalement utilisé jusqu'à être hors d'usage par bris ou ébréchure, le cachet amphorique, quand il portait le nom d'un

[33] GARLAN 1979 et 1986.

[34] 2500 pour 20 000 ex. à Sinope, 3300 pour 18 000 ex. à Thasos (timbres récents). Les cachets originels étaient en terre cuite: un seul exemplaire a été retrouvé (à Thasos), mais aucune empreinte correspondant à celui-ci n'est attestée.

[35] Pour les timbres récents de Thasos, l'éventail s'étend ainsi entre 1 ex. (on continue de trouver des empreintes de cachets nouveaux) et une quarantaine — si on laisse de côté les dépotoirs d'ateliers, qui ont révélé des quantités bien plus importantes, jusqu'à 186 ex. pour le cachet d'Aristophanès I au cep de vigne (GARLAN 1979, p. 232, n° 13).

[36] DEBIDOUR 1999b.

magistrat annuel, était changé obligatoirement tous les ans[37], et sans doute brisé ou consacré à cette occasion pour éviter la fraude[38]. Au cours de l'année, certains fabricants devaient produire plus d'amphores que d'autres: nous ne pouvons donc pas évaluer le nombre d'amphores timbrées avec un même cachet, et ce encore moins que pour les coins monétaires: ce n'est donc pas la nombre des matrices qui nous permettra de comparer la production des différents ateliers.

Si la découverte des dépotoirs d'ateliers a permis de mieux connaître quelles sont les cités qui ont timbré des amphores, leur production était à l'évidence extrêmement variable, depuis la masse des timbres rhodiens, jusqu'à Mélos, Ténédos, Pydna et quelques autres, qui sont chacune attestées à un *unique* exemplaire[39]. D'autre part, l'exploration des ateliers, commencée à Thasos (Koukos en 1977[40], Vamvouri Ammoudia en 1978-1979[41]) a permis, en identifiant avec certitude le nom seul porté sur les timbres récents comme étant le magistrat, de laisser l'emblème pour désigner le fabricant, de façon conventionnelle[42].

À partir du nombre des emblèmes attestés avec chaque nom de magistrat, cette identification a permis par contrecoup d'estimer le nombre des fabricants en activité selon les années, nombre minimum compte tenu du nombre inconnu des types (association d'un magistrat avec un emblème) que, par le fait du hasard, nous n'avons pas encore rencontrés[43]. En dehors de quelques rares magistrats[44] (*Amphotérès*, *Kallikratès* dans les années 320, ensuite *Hèraklei-*, plus tard *Aristoklès I* (*ca* 260?), ou *Satyros III Gorgou* (*ca* 250-240?) qui n'atteignent pas les 10 emblèmes et peuvent correspondre à des années de crise, agricole ou autre, où peu de fabricants auraient fonctionné, la majorité des noms s'échelonnent entre 15 et 35 ou 38 emblèmes. Plusieurs noms d'éponymes atteignent même, voire dépassent, les 40 emblèmes (fabricants) différents: 40 pour *Aristophanès I* (*ca* 310) et *Déalkos* (*ca* 305), 41 pour *Thasôn I* (*ca* 310) et *Poulyadès* (*ca* 285-275?), et même 43 pour *Kritias* (*ca* 305: il a suivi *Déalkos*, les regravures le prouvent). Certains fabricants ont assurément pu produire plus d'amphores que d'autres, mais l'éventail de production entre les fabricants d'une même cité pour une même année peut avoir

---

[37] Sauf lorsque, rarement, on regravait le nom nouveau à la place du précédent: DEBIDOUR 1986 et GARLAN 1993b.

[38] À Rhodes, où les deux anses étaient timbrées, le couple des cachets semble bien avoir été changé tous les mois, le cachet du fabricant aussi bien que le cachet portant le nom du mois.

[39] Communication de T. Panagou au colloque d'Athènes 2010.

[40] GARLAN 1979.

[41] GARLAN 1986.

[42] En effet la fouille des ateliers a montré que si tel emblème désignait telle année tel fabricant, celui-ci en changeait obligatoirement d'année en année, de façon aléatoire : DEBIDOUR 1979, p. 303-304.

[43] Pour le magistrat *Polyneikès* seulement (1ère décennie du IIIème siècle?), nous pouvons évaluer le nombre des types non encore attestés: l'emblème est à chaque fois une lettre alphabétique en deux séries distinctes, et les lacunes dans les listes des lettres attestées nous montrent quel est le nombre des lettres encore absentes que nous sommes en droit d'attendre : 8 lacunes sont à ajouter aux 38 cachets connus — dont il convient en revanche de soustraire 3 des types à la lettre *A*, qui doivent représenter de simples variantes de cachet, soit un total de 38 + 8 – 3 = 43 fabricants probables cette année-là.

[44] Je me limite à ceux dont l'unité stylistique ne fait pas de doute.

été plus étroit que l'éventail qui sépare entre elles les cités productrices et que nous avons mentionné plus haut.

Le nombre des ateliers en activité sur le territoire de Thasos est une indication précieuse pour nous, à comparer avec le nombre de ceux qui ont été fouillés ou repérés[45], mais cela ne nous renseigne pas sur leur localisation: en particulier existait-il des ateliers sur les territoires thasiens du continent? Nous l'ignorons encore.

S'il nous est bien difficile d'estimer la production totale d'amphores à Thasos pendant une année[46], nous pouvons encore moins en déduire une quantité de produits, faute de connaître tant la capacité des amphores que le type de produit contenu : vin, mais aussi huile, voire miel, sauce de poissons, grain… Quant à faire le rapport entre un nombre précis d'amphores produites et un volume de vin, voire une superficie des vignobles sur l'île, je crains qu'un tel rêve ne soit pas encore pour demain, ni pour après-demain…

Les amphores commerciales timbrées offrent donc à l'historien l'avantage d'un matériau durable et d'une procédure institutionnelle visiblement précise, même si elle nous échappe encore en partie. Il s'agit également d'un objet plus répandu et surtout plus révélateur que les vases attiques mentionnés plus haut. Veillons pourtant à ne pas attendre d'elles plus qu'elles ne sauraient nous donner. Si l'on a amorcé des études commerciales sur les directions et les quantités d'amphores exportées depuis les cités productrices (Rhodes, Cnide, Thasos, etc.) jusque dans les régions de consommation (Athènes, Thrace, Pont gauche, Égypte…), et leur évolution dans le temps grâce à une meilleure datation, il est malaisé de les transcrire en produits et plus encore en quantités de produit ou en valeur monétaire. Nous savons ainsi que les exportations thasiennes, très orientées vers le Pont-Euxin, ont au IIIème siècle av. J.-C. diminué dans ces régions, pour se diriger plutôt vers la Macédoine et la Thrace. Mais s'agissait-il exclusivement de vin? On le suppose, faute de preuve, d'après la réputation du vignoble. Et quel nombre de navires annuels un tel commerce pouvait-il représenter ? Nous l'ignorerons encore longtemps. Sans doute les amphores, même s'il peut y avoir eu remploi, témoignent-elles directement des transferts de produits, à la différence des monnaies qui voyagent plus facilement encore, et qui témoignent plutôt d'un transfert de produits (lesquels?) dans un sens inverse (mais lequel exactement?).

On voit que si les objets archéologiques permettent fort heureusement à l'historien de quitter l'analyse théorique ou la description subjective pour une réalité concrète, ils ne lui fournissent pas pour autant — pas encore? — les chiffres économiques et les quantités exactes que nous aimerions y découvrir.

---

[45] GARLAN 2004-2005.

[46] Si l'on voulait partir du nombre des timbres aujourd'hui retrouvés, il conviendrait de soustraire les timbres mis au jour dans les dépotoirs de poterie, qui correspondent à des rebuts de fabrication jetés avant toute utilisation et commercialisation.